

Histoire Comparée
des Littératures
de Langues
Européennes

l'époque de la renaissance

1.

l'avènement
de l'esprit nouveau
(1400-1480)

Akadémiai Kiadó
Budapest

LE CULTE HUMANISTE DES GRANDS PERSONNAGES

Le culte des personnalités exceptionnelles est un des sujets les plus anciens de la littérature. Cependant le type et le milieu des personnages jugés dignes d'être glorifiés changent d'une époque à l'autre, aussi bien que le but, la manière et la forme littéraire de l'éloge. Le grand homme du Moyen Age c'est le saint et le héros dont les qualités et les actes surhumains sont chantés par la littérature hagiographique et chevaleresque. Pour devenir objets de ce culte, même les souverains et les princes ont besoin de faire montre des traits du saint ou du héros de chevalerie, — ou des deux, comme par exemple Louis IX de France ou Ladislas 1^{er} de Hongrie. Le grand homme est aussi un exemple à suivre; l'épopée héroïque exhorte à l'héroïsme; les vies des saints sont des lectures édifiantes et le « miroir » consacré aux rois enseigne l'art de bien gouverner. La conjonction de l'hommage et de la pédagogie se manifeste aussi à l'aube de la Renaissance, comme en témoigne le *Livre des fais et bonne mœurs du sage roy Charles V* de Christine de Pisan, (1404) : le roi, représenté comme bon chrétien et vrai chevalier est un exemple à suivre pour le dauphin. Au cours du XV^e siècle, la littérature hagiographique continue à s'enrichir, et l'épopée héroïque produit à son tour de nouvelles variantes; mais la première se ravale petit à petit au rang de la littérature de colportage, et la seconde sert déjà la distraction plutôt que l'exaltation. Au sein de la littérature savante de l'élite se forme un tout autre culte du grand personnage, différant fondamentalement de celui du Moyen Age, tout au moins dans la sphère de rayonnement du premier humanisme italien.

Les « viri illustres »

Quand le condottiere Carlo Malatesta fit renverser, en 1397, la statue de Virgile à Mantoue, sous prétexte que seuls les saints méritaient des statues, mais non point les poètes, Pier Paolo Vergerio, indigné, se hâta d'exposer que ces derniers étaient tout aussi dignes d'estime que les saints et les chefs de guerre. Les citoyens d'Arezzo n'hésitèrent pas à accueillir Pétrarque « come si gli fusse venuto un re » (selon l'expression de Leonardo Bruni), et à déclarer sa maison natale monument commémoratif, ce qui n'arrivait pourtant qu'à des saints. C'est par les saints que Michele Savonarola commence, dans *De laudibus Patavii* (vers 1450), la présentation des gloires de sa ville, mais aussitôt après il remarque que par leur « ingenium » et par leur « virtus » beaucoup d'autres aussi ont leur place dans la même sphère, et il énumère longuement les notabilités de toute sorte originaires de Padoue, en commençant par Antenor, fondateur

légendaire de la ville, et en terminant par les philosophes, les juristes et les médecins de sa propre époque. « A la presente età ha fiorito in ogni facultà d'uomini singularissimi » — c'est ainsi que le vieux Vespasiano da Bisticci résume, dans l'introduction de l'œuvre qu'il consacre à ses contemporains, une des grandes découvertes du premier siècle de la Renaissance. Des hommes illustres sont donc présents « dans chaque faculté », c'est-à-dire dans tous les domaines de la vie, et non seulement dans le monde des saints, des héros et des rois. A côté d'eux se dressent, les dépassant même à l'occasion, tous ceux qui ont créé quelque chose d'exceptionnel, sans considération de leur naissance et de leur profession. C'est à juste titre que les personnalités célébrées de l'époque reçurent — à l'instar des prédécesseurs antiques, tel Suétone — la dénomination commune de « viri illustres », ou « uomini famosi » en italien.

Le panthéon humaniste des grands hommes s'est formé progressivement, grâce avant tout aux recueils de biographies. Le mérite de cette initiative revient, une fois de plus, à Pétrarque. A peine un demi-siècle après le couronnement monumental de l'hagiographie médiévale que fut la *Legenda aurea*, il commença à écrire sa contre-partie profane, l'inachevé *De viris illustribus*. Parmi les sujets de ses biographies figurent des personnages bibliques, Adam en tête; des héros de la mythologie grecque (Jason, Héraclès), mais surtout les grands hommes de l'histoire romaine. L'entreprise de Pétrarque fut poursuivie par ses disciples et ses amis, dont Boccace qui, ayant commencé ses recueils de biographies — *De casibus virorum illustrium* et *De mulieribus claris* — également par Adam et Eve, arriva jusqu'à l'époque contemporaine. Leur attention se tourne avant tout vers les grandes personnalités historiques du passé et de l'Antiquité. Filippo Villani apporte du nouveau dans ce domaine avec son *Liber de civitatis Florentiae famosis civibus* (vers 1405), où le passé lointain est remplacé par un passé récent, et les hommes d'État et les chefs d'armée par les grands noms de la culture : ce sont des savants (Brunetto Latini), des poètes (Guido Cavalcanti, Pétrarque, Boccace), des peintres (Giotto), des chroniqueurs (Giovanni et Matteo Villani), des astrologues, des juristes, des médecins, et, naturellement, le grand contemporain : Coluccio Salutati. C'est également de contemporains, mais avant tout de souverains, de chefs de l'armée et de l'Eglise que traitent les excellentes biographies d'Enea Silvio Piccolomini (*De viris aetatis suae claris*); en effet celles-ci étaient destinées à composer une étude préliminaire pour son grand ouvrage historique, les *Commentarii*. Bartolomeo Fazio (*De viris illustribus liber*, 1456) en revanche remet à la première place les poètes (Panormita, Filelfo, Pontano, etc.), les orateurs (Vergerio, Bruni, etc.), les juristes, les médecins (y rangeant même Bernardin de Sienne), les peintres, sans oublier toutefois les « cives privati » (Cosme de Médicis, par ex.), les chefs d'armée (Francesco Sforza, etc.), les Papes et les souverains. En même temps, on retrouve la tendance à présenter l'ensemble des grands hommes, dans un tableau panoramique : Giannozzo Manetti note les courtes biographies (*De illustribus longaevis*) de tous ceux qui, au cours des cinq derniers millénaires, se sont illustrés « vel sanctitate morum, vel excellentia doctrinae, vel rerum gestarum gloria ». La vogue des recueils de biographies atteint l'Espagne aussi : Ferrán Perez de Guzmán, dans ses *Generaciones y semblanzas*, traite de ses éminents contemporains dans un esprit encore médiéval, mais le *Libro de los claros varones de Castilla* (1486) de Hernando del Pulgár fait déjà valoir des aspects humanistes. Le culte alternant de personnalités anciennes et nouvelles, politiques, militaires et littéraires s'exprime aussi dans les cycles d'« uomini famosi » des peintres du Quattrocento, dans les fresques d'Andrea del Castagno à la Villa Legnaia (Dante, Pétrarque, Boccace, etc.), ou dans les portraits du studiolo de Federico da Montefeltro à Urbini.

La revue la plus représentative est due enfin à Vespasiano da Bisticci (*Le vite*, vers 1490), qui composa la biographie de toutes les grandes personnalités, ou presque, du siècle humaniste, portant son regard loin au-delà des frontières de l'Italie. C'est dans son œuvre que le rapport avec la culture devient définitivement un des critères de base, sinon le premier, de la qualité du « vir illustris ». Parmi les « signori ispiritali et temporali » il sélectionne et apprécie ceux qui ont eu des mérites dans le domaine des « studia humanitatis » aussi, ou qui les ont du moins encouragés ; mais les vraies lumières de leur siècle et des siècles à venir, ce ne sont à ses yeux que les créateurs des œuvres littéraires (« che hanno composto »), soit les humanistes eux-mêmes.

L'œuvre de ce libraire de Florence retiré dans sa solitude représente un tournant par le fait aussi qu'elle prend ses héros résolument dans son époque, car les hommes illustres abondent surtout, selon lui, « à l'époque présente ». C'est en évoquant les grands hommes de l'Antiquité que ses prédécesseurs, à commencer par Pétrarque, ont donné forme au nouveau concept humaniste du grand personnage ; mais, à la lumière des Anciens, c'était de plus en plus la grandeur des contemporains qu'ils ont reconnue. C'est l'opinion générale des humanistes qu'exprime le florentin Benedetto Accolti quand, dans la dédicace, adressée à Cosme de Médicis, de son *Dialogus de praestantia virorum sui aevi*, il dit qu'en lisant l'histoire des Anciens il a compris que les hommes de l'« aetas nostra » n'étaient pas moins excellents qu'eux et les dépassaient même souvent.

La formation de la galerie des « viri illustres » se poursuit parallèlement à la création du nouveau concept humaniste de l'homme. La littérature biographique qui s'édifie de Pétrarque à Vespasiano est une source, mais en même temps une conséquence et également une illustration de tous les traités qui, des écrits de Coluccio Salutati à *De hominis dignitate* de Pic de la Mirandole, ont défini théoriquement l'idéal de l'homme actif et créateur affrontant le fatum et la fortune, s'élevant par sa propre force et sa volonté triomphant par sa « virtus » et son talent.

Une nouvelle hiérarchie des valeurs inhérentes au grand personnage apparaît face à celle du Moyen Age. La vie contemplative à elle seule n'est plus très appréciée : dans ses *Vita Socratis* et *Vita Senecae* Giannozzo Manetti exalte avant tout l'homme capable de persévérer jusqu'à la mort dans et pour ses principes. De même Leonardo Bruni qui, dans sa biographie latine de Cicéron et celle italienne de Dante, célèbre en ses héros la parfaite unité de l'activité littéraire et politique. C'est par leurs actes utiles et créateurs que les saints même méritent les louanges : Manetti, pourtant très croyant, souligne avant tout dans sa biographie de Saint Bernardin de Sienna les études constantes que celui-ci poursuivait nuit et jour, ses mérites humains, ses missions de paix, son activité de réformateur ; le « saint » n'a d'autre hommage que ces paroles : « ex hac vita emigravit ad celos ». Les vertus militaires cessent à leur tour d'être un objet d'admiration particulière : ce ne sont plus les prouesses individuelles des chefs d'armée, mais leurs dons de dirigeant que les biographes apprécient ; Giovanni Antonio Campano loue les réformes militaires de Braccio da Montone et sa tentative pour fonder un Etat (*Vita et gestis Brachii*) ; Jacopo di Poggio Bracciolini (fils du grand Pogge) souligne les valeurs morales et la fermeté politique dans la biographie de Filippo Scolari, condottiere florentin œuvrant au service du roi Sigismond de Hongrie. C'est donc l'homme souverain qui devient l'idéal, l'homme qui sait prendre en main son destin, qui fait triompher sa volonté, l'homme qui crée et laisse derrière lui des actes et des œuvres : c'est lui qui répond à l'idée humaniste du grand personnage au XV^e siècle et mérite le culte voué à lui par les contemporains et la postérité.

Les trois mots-clés, dans l'infinie richesse du produit littéraire humaniste consacré à l'exaltation des grands personnages, sont : « gloria », « fama », « laus ». La célébrité assure la gloire, et l'éloge entretient la célébrité. La « gloriae cupiditas », comme un des éléments positifs du catalogue humaniste des vertus, apparaît déjà dans les lettres de Pétrarque ; Filippo Villani à son tour souligne dans sa biographie de Giotto qu'il fut « della fama piuttosto che del guadagno seguitatore ». Pour les souverains, les fondateurs d'empires, les chefs d'armée, la seule récompense durable est la célébrité, puisque leurs œuvres disparaissent, comme celle de Gian Galeazzo Visconti qui a conquis la moitié de l'Italie. Les poètes et les savants doivent tendre, eux aussi, vers la « fama » éternelle, dit Carlo Marsuppini dans nombre de ses poèmes. Celui dont la gloire et la célébrité survivent, mérite les épithètes « divus », « divinus » : Pétrarque les donne non seulement aux grands empereurs romains, mais aussi à Homère, à Cicéron et à Saint Augustin ; et c'est déjà lui et Boccace que Salutati honore du qualificatif de divin dans ses lettres. La « virtus » surhumaine incarnée par les grands hommes mérite à juste titre les superlatifs qu'inspire l'admiration. Les écrivains se sentent donc appelés à couvrir d'éloges les personnages exceptionnels anciens ou contemporains, à leur élever des « statuas, si non aureas, at litterarias », comme écrit Poggio Bracciolini à Guarino da Verona en 1455 à propos des mérites immortels du « divin » Manuel Chrysoloras. Les lettres et les dédicaces des humanistes regorgent de mentions de « laus », de « laudatio », confessant ouvertement que leur but est l'éloge des mérites du destinataire. L'on peut lire de telles séries de louanges dans la dédicace, adressée à Innocent VIII, de la traduction du *Phédon* par Bruni, ou dans les lettres du Pogge adressées à Alphonse d'Aragon.

Servir la gloire, maintenir la renommée, exalter les mérites, c'étaient là les vrais buts de la littérature biographique qui avait débuté avec Pétrarque. « Ne illorum bene facta perirent negligentia scriptorum » : voilà pourquoi Bartolomeo Platina écrit ses biographies des Papes (*De vitis Pontificum*). Tel fut le motif de nombreux biographes, d'autant plus qu'ils écrivirent souvent sur commande, par amitié ou par hommage. Donato Acciaiuoli écrit en 1461 une vie de Charlemagne pour faire hommage, en sa qualité d'ambassadeur de Florence, à Louis XI. Matteo Palmieri est poussé par son amitié pour Adovardo Acciaiuoli à composer la biographie d'une des gloires de la famille, de Niccolò Acciaiuoli, homme d'Etat napolitain au XIV^e siècle. Filippo Buonaccorsi, réfugié en Pologne, remercie du droit d'asile les prélats Zbigniew Oleśnicki et Grzegorz de Sanok en écrivant leur biographie.

Malgré tout, dans les recueils de biographies aussi bien que dans les biographies individuelles écrites pour telle ou telle occasion on constate, tout au moins au début, une certaine tendance à l'objectivité, au réalisme. Villani ne passe pas sous silence les échecs dus aux défauts de caractère de certains de ses héros ; il reproche à Fazio degli Uberti, poète du *Dittamondo*, d'avoir flatté les tyrans pour obtenir des avantages matériels ; et s'il ne parle pas en détail de l'œuvre littéraire de Salutati, c'est qu'il ne veut pas paraître un flatteur (adulateur). C'est une objectivité sévère, quelquefois même impitoyable qui se manifeste dans les biographies d'Enea Silvio.

Cependant, le genre de la biographie devient, avec le temps, prétexte à une louange dépourvue de tout esprit critique. Vespasiano da Bisticci en fournit un bon exemple, bien qu'il n'attendît aucune récompense, ses héros étant morts. Pourtant, à peu d'exceptions près, il passe

sous silence leurs faiblesses. Ainsi, il est à peine question chez lui du caractère fort douteux de Georges de Trébizonde, mais il est d'autant plus question de ses œuvres; de même, les manipulations financières assez obscures de Niccolò Perotti sont dissimulées discrètement sous les compliments adressés à son style. En lisant le brave biographe, on pourrait croire que les grands de son siècle furent tous des exemples de vertu et méprisèrent la richesse, loin des contingences de ce bas monde. L'identité de la biographie et de la louange n'est quelquefois même pas cachée : Filippo de Lignamine, cet obscur médecin de Messine devenu éditeur à Rome, donna ce titre révélateur à sa biographie du roi de Naples : *Incliti Ferdinandi regis vita et laudes*. Et, même si leurs titres ne le trahissent pas, les biographies de Francesco Sforza par Pier Candido Decembrio, de Federico da Montefeltro par Francesco Filelfo, de Ferdinand d'Aragon (roi de Naples) par Antonio Beccadelli sont chacune une « laudatio » et même une « adulatio » à peine cachée.

Ce ne fut pas seulement la biographie, mais tous les autres genres littéraires traitant des grands personnages, qui se transformèrent en « laudatio », en « panegyricus ». Cela vaut particulièrement pour les oraisons funèbres, genre le plus caractéristique peut-être de culte des grands hommes. « Funeris oratio » et « funeris laudatio » sont synonymes; aussi Giannozzo Manetti les utilise-t-il comme tels dans son oraison funèbre de Bruni. Platina qualifie à son tour de « panegyricus » l'oraison funèbre qu'il prononce sur le cardinal Bessarion. Le caractère encomiastique ne fut nulle part aussi dominant que dans la poésie. Un grand nombre des poèmes des humanistes latins du XV^e siècle n'est autre chose que l'éloge de leur grands contemporains, composé à l'occasion de victoires, de paix conclues, de mariages, de décès, etc.

Dans cette avalanche d'éloges, le point de vue pédagogique reste naturellement secondaire; les écrivains ne font allusion que par convenance à ce que leurs écrits, perpétuant le souvenir de leurs héros, servent aussi d'enseignement. Ils attachent bien plus d'importance au caractère érudit de leurs œuvres. La gloire des grands hommes ne peut être bien servie que par des œuvres reflétant à un haut degré l'érudition de l'époque. Leonardo Bruni décida de récrire la biographie de Dante, car il jugeait que l'œuvre de Boccace (*Della vita, costumi e studi del chiarissimo poeta Dante*) était trop désinvolte, semblable à un roman d'amour, l'accent n'y étant pas mis sur « les choses respectables ». S'agissant d'un poète de langue vulgaire, Bruni, pareillement à son prédécesseur, écrivit sa biographie en italien, tout comme celle de Pétrarque. C'est ce qui pousse Manetti à récrire en latin, complétant la série par Boccace, la vie des trois grandes gloires de Florence (*De vita et moribus trium illustrium poetarum Florentinorum*) pour que non seulement le peuple, mais les érudits aussi puissent apprécier leur grandeur. Bien qu'à cette époque, tout au moins en Italie, le culte savant des grands personnages pût être pratiqué en langue vulgaire aussi, ainsi qu'en témoigne la biographie de Brunelleschi, faite par l'autre Manetti, Antonio, la gloire et la renommée n'étaient vraiment assurées que par la langue latine. Aussi le vieux Vespasiano da Bisticci qui, en tant que disciple de Giannozzo Manetti et le plus célèbre libraire de son époque, possédait pourtant une culture humaniste peu commune, et dans son œuvre s'appuyait aussi, en dehors de ses souvenirs, sur une documentation savante, regrette-t-il fort de ne pouvoir composer ses biographies qu'en italien. Il espère cependant que sur la base de son travail quelqu'un les réécrira un jour en latin.

Les modèles historiques et littéraires pour la célébration et la perpétuation du souvenir des grands hommes furent fournis par la littérature antique. L'époque qui nous occupe, fascinée par les « viri illustres », eut hâte de resusciter toute la littérature biographique de l'Antiquité. Les portraits des philosophes de Diogène Laërce, traduits par Ambrogio Traversari, ou les biographies de Cornelius Nepos, furent des exemples pour les biographes humanistes, tout autant que le *De vita Caesarum* de Suétone, édité la première fois en 1470, à Rome, justement par le biographe Campano. Mais le vrai modèle, et le plus exploité, fut fourni par les vies parallèles de Plutarque.

Grâce à la commande de Juan Fernandez de Heredia, correspondant espagnol de Salutati, une traduction catalane des vies de Plutarque avait vu le jour dès la fin du XIV^e siècle, et fut aussi traduite en toscan vers 1396. La traduction du grec en latin des biographies individuelles commença dans les milieux des disciples et des amis de Salutati : le premier fut Jacopo Angeli, suivi par Bruni, Guarino, Filelfo, Alamanno Rinuccini, Donato Acciaiuoli et d'autres. Des traductions latines se formèrent ensuite petit à petit en recueils qui trouvèrent bientôt leur chemin vers les bibliothèques des Este, des Médicis, des Malatesta, des Montefeltro, des Aragonais, des Corvins. Le premier recueil complet fut classé et édité par les soins de Campano, en 1470, suivi d'une multitude d'autres éditions et de traductions en langue vulgaire (italienne en 1482, espagnole en 1491, etc.). La popularité des biographies de Plutarque vint de ce que, parmi tous les auteurs antiques, c'est sa représentation de l'homme qui répondait le mieux aux goûts de l'époque de la Renaissance. Dans les héros de Plutarque on pouvait reconnaître la force de la « vertu » bâtissant l'histoire, et ceux-ci purent ainsi devenir des exemples et des justifications de l'idéal que l'humanisme suggère de l'homme. En outre, Plutarque donne vie à ses héros, il les rapproche de l'homme de tous les temps, comme le remarque un de ses traducteurs, Rinuccini. La biographie humaniste est donc devenue avant tout plutarquienne, en ce qu'elle montre comment, au milieu des passions et des conflits sociaux et politiques, l'homme, en possession de la « vertu », crée sa propre existence terrestre. On pouvait ainsi saisir ensemble l'apparence physique, les qualités morales et les dons intellectuels, présenter l'unité de la vie publique, de l'activité scientifique et de la sphère privée; représenter donc de façon individualisée, l'homme intégral qui sait faire valoir sa dignité. Et c'est justement la réalisation individuelle, unique, celle que « jamais on ne verra deux fois », dont le biographe humaniste est appelé à perpétuer l'éternelle renommée. De Bruni, un des premiers biographes traducteur de Plutarque, à Vespasiano, la plus grande partie de la littérature biographique de l'époque suit cette tendance et cette méthode.

Ce sont la tradition plutarquienne et l'exemple des *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime qui s'amalgament pour créer une ramification intéressante et précieuse de la littérature biographique : les recueils des sentences et des apophtegmes proférés par les grands hommes, et des anecdotes parlant d'eux. La filiation plutarquienne se manifeste par le fait que l'insignifiant Giovanni Albino remplit son recueil (*Heroum clarissimorumque virorum divinae sententiae ex Plutarcho*) justement des « singular dicti et clari facti » des héros du biographe grec. Ce devait être Poggio Bracciolini qui ressuscita le genre pour l'époque humaniste, en réunissant, dans une œuvre perdue, les plus célèbres actes, paroles et traits d'esprit de l'Empereur Sigismond. L'œuvre la plus réussie dans ce genre est sans conteste le *De dictis et factis Alphonsi regis* (1455) d'Antonio

Beccadelli (Panormita) qui, au lieu d'une représentation historique cohérente (existant déjà grâce à *De rebus gestis ab Alphonso rege*, 1445, de Bartolomeo Fazio), préfère servir le souvenir et la gloire du roi Magnanime en réunissant ses faits et gestes moins importants, relevant souvent de la vie privée. En apparence, ce ne sont que des événements insignifiants : les habitudes du roi, ses déclarations faites à différentes occasions, qui se succèdent sans composition particulière ; pourtant, mieux que d'aucune autre œuvre de l'époque, il en ressort la figure vivante et convaincante du grand souverain de la Renaissance. Comme exemple du genre, Panormita cite l'œuvre de Xénophon commentateur des paroles et des actes de Socrate, et laisse entendre par là que son héros est également un sage recherchant « *laudem ex sapientia potius, quam ex armis* », sage qui, s'il n'avait pas été roi, aurait été philosophe. L'œuvre de Panormita fournit à Galeotto Marzio l'idée de consacrer un ouvrage semblable à l'autre grand monarque de l'époque, célèbre de ses paroles pleines d'esprit : Mathias Corvin. Cette sorte de littérature ne fut pas étrangère à la Cour hongroise ; c'est ce que prouve la traduction du *De dictis regnum et imperatorum* de Plutarque, faite par Janus Pannonius en 1467 et offerte au roi Mathias ; Marzio lui-même renvoie aux apophtegmes réunis par Plutarque, louant l'esprit railleur de Mathias. Son œuvre, *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis Regis Mathiae* (1485), est sur le plan littéraire un petit chef-d'œuvre qui ne se contente pas d'exposer les sages paroles et les menus faits, mais les entoure d'un cadre anecdotique plus large et les valorise par de petites histoires et des scènes de genre placées en pointe. Panormita et Galeotto, ayant choisi une forme exempte de toute fioriture rhétorique qui tournerait souvent à la « *laudatio* », léguèrent à la postérité de la façon la plus heureuse la « *fama* » et la « *gloria* » de leurs héros.

On doit également considérer comme une autre branche de la biographie le discours exaltant les mérites, relatant la vie du personnage fêté ou pleuré. Dans ce domaine l'exemple fut donné avant tout par le recueil retrouvé à Mayence en 1433 par Giovanni Aurispa et connu sous le nom des XII Panegyrici. Ce sont, à l'exception du panégyrique de Trajan par Pline, des œuvres d'une valeur esthétique moyenne ; elles offrirent cependant un excellent modèle au culte littéraire des grands personnages. Les humanistes se servaient du modèle antique surtout pour les oraisons funèbres. Sans doute en existait-il avant la découverte d'Aurispa ; il est pourtant caractéristique qu'en 1428 Leonardo Bruni prononçant son *Oratio funebris* à l'occasion de la mort de Nanni degli Strozzi, imite le discours de Périclès transmis par Thucydide qui, pleurant les Athéniens tombés, exalte la république d'Athènes. Bruni à son tour exalta moins le mort que la république florentine. Un des premiers exemples du panégyrique de nouveau type naquit précisément à sa mort à lui, en 1444 : la Signoria de Florence décida à cette occasion de faire prononcer une oraison funèbre publique et de couronner le mort de lauriers, « *secondo l'antica consuetudine* ». Le discours fut prononcé par Giannozzo Manetti, qui relata la biographie détaillée du mort, fit connaître son activité politique et donna une vraie bibliographie raisonnée de ses œuvres littéraires. A partir de là, le modèle devient constant : il est obligatoire de faire mention — et de faire l'éloge — de la ville natale du mort, d'apprécier sa famille, ses origines, etc., trouvant moyen dans tous les cas de faire place à l'éloge. Le Pogge lui aussi a une oraison funèbre sur Bruni où naturellement il exploite le fait que son héros avait vu le jour dans la ville natale de Pétrarque, de même qu'il était né dans une famille peu connue et devait ainsi tout ce qu'il avait obtenu à sa propre « *virtù* », servant d'exemple à la « *vera et perfecta nobilitas* ». Mais c'est toujours lui, le Pogge qui, dans son oraison consacrée au cardinal Giuliano Cesarini, tombé à Varna, également en 1444, s'extasie sur les origines célèbres et anciennes du cardinal

humaniste et qui, couvre son héros, lui-même romain, de toute la gloire de la ville éternelle. On peut observer par ailleurs que les souverains et les chefs d'armée furent honorés surtout par des biographies individuelles de grande envergure, tandis que les humanistes eux-mêmes obtinrent plutôt des oraisons élogieuses, et travaillèrent ainsi réciproquement à leur propre immortalité. Le panégyrique de Bessarion fut prononcé par Platina et l'oraison funèbre de celui-ci par son ancien compagnon conspirateur, Pomponio Leto; la *Laudatio funebris* de Guarino da Verona fut l'œuvre de Lodovico Carbone, celle de Matteo Palmieri était due à Alamanno Rinuccini; Donato Acciaiuoli qui, dans sa vie, avait fait l'oraison de Cosme de Médicis, fut enterré après les paroles élogieuses de Cristoforo Landino. Dans tous ces cas cités, les mérites réels des morts excusent les excès des éloges.

L'image idéale du grand personnage

Les tendances et les schèmes du culte littéraire des grands hommes se dégagent clairement des biographies, des discours, aussi bien que des dédicaces des œuvres littéraires et de l'infinie richesse de la littérature épistolaire. Le « vir illustris » ne peut pas être laid et répugnant. S'il n'est pas doté de beauté, on peut toujours louer l'élégance de son maintien, de son regard, comme le fait Vergerio dans sa biographie de Pétrarque, ou la dignité de son aspect comme le fait Leonardo Bruni à propos de Dante. Les descriptions de Villani et d'Enea Silvio abondent également en présentations de ce genre qui ne sont ni stylisées ni fantaisistes, mais sont en dernier ressort harmonieuses et dignes de respect. Cependant Vespasiano da Bisticci distribue déjà trop facilement l'adjectif « beau », même au superlatif : c'est une « bellissima presenza » qui caractérise Matteo Palmieri ou Janus Pannonius; « bellissimo del corpo » fut le cardinal Jacopo di Portogallo enterré à San Miniato de Florence, aussi bien que le patriarche vénitien Gregorio Correr, pour n'en mentionner que quelques-uns. Mais il y a plus important : l'excellence morale, la « virtus », dont la notion, à cette époque, n'était pas encore tout à fait identique avec la catégorie politico-éthique qu'en fera Machiavel. On peut reconstituer une vraie revue des qualités particulièrement appréciées des grands hommes en évoquant la façon de parler et d'agir du grand Alphonse dans le *De dictis et factis* . . . de Beccadelli : humaniter, liberaliter, magnifice, sapienter, magnanime, graviter, fortiter, fidenter, iuste, pie, clementer, urbane, studiosa, facete, etc. Le secret des réussites d'Alphonse, tout comme celui des autres souverains et chefs d'armée contemporains, consistait dans la réalisation conséquente et, s'il le fallait, dépourvue de scrupules de ses buts politiques et dans le choix des occasions et des moyens adéquats. Cependant ce ne sont pas les mérites politiques que la littérature exalte directement, comme le fera plus tard Machiavel pour Castruccio Castracani, mais l'auguste auréole morale dont elle les couronne. C'est ainsi qu'Alphonse aura l'épithète de « magnanimo », Laurent de Médicis celle de « magnifico », Mathias Corvin deviendra « le juste », René d'Anjou « le bon roi René » et Federico da Montefeltro sera l'exemple de l'« humanitas ». « Ignuna cosa doveva essere più comune agli uomini grandi che l'umanità » disait le duc d'Urbin selon Vespasiano, et, en effet, le XV^e siècle préféra, parmi toutes les qualités des grands hommes, l'« humanitas », y joignant souvent la « liberalitas » aussi. Les deux ensemble forment une sorte de synthèse des valeurs morales incarnées par les plus grands personnages, et déterminent aussi leur comportement envers la culture : l'« humanitas » comme qualité s'approprie surtout par l'étude du patrimoine

intellectuel et littéraire appelé également « humanitas ». Le développement, l'encouragement des sciences et de la culture, la noble générosité envers ceux qui les cultivent, bref, la « liberalitas » est donc indispensable au vir illustris. C'est pourquoi les rapports avec les studia humanitatis deviennent la principale échelle des valeurs, et que la pratique ou l'encouragement de la littérature occupe une place privilégiée dans les portraits des grands hommes. Collectionner des livres, fonder des bibliothèques, offrir des récompenses aux écrivains et des bourses d'études aux jeunes talents; enfin encourager les arts et les nouvelles constructions, voilà autant de signes de la grandeur des souverains, des seigneurs et des pontifes. Giacomo Curlo de Gênes dédicaçant une de ses œuvres (*Epitoma Donatum in Terentium*, 1459) à Ferdinand I^{er}, roi de Naples, pour tout éloge du grand prédécesseur « magnanime » décédé un an auparavant, ne fait qu'énumérer les œuvres que les humanistes lui offrirent, y voyant le gage principal de sa gloire. Des louanges particulières reviennent au souverain qui lui-même lit et poursuit des études, comme le répètent souvent les admirateurs d'Alphonse et de Mathias. C'est pour avoir été à la fois poète et peintre que René d'Anjou fut peut-être le plus apprécié. L'encouragement de la culture, la fondation de la bibliothèque du Vatican, les premières grandes constructions romaines de la Renaissance sont causes de ce que Vespasiano da Bisticci place le Pape Nicolas V au-dessus de tous ses prédécesseurs et de tous ses successeurs, le déclarant un des trois plus grands personnages de son époque, à côté de Federico da Montefeltro et Alphonse. La partialité savante des humanistes dans ce domaine va très loin : Poggio, apprenant que le vainqueur des Turcs, János Hunyadi, père de Mathias, lit volontiers ses œuvres (ce qui ne pouvait guère être la vérité littéraire puisqu'il ignorait le latin), n'hésite pas à l'encourager de cette manière : « quoniam coepisti, sequere studia litterarum, quae tibi maiorem laudi et gloriam quam ulla imperia praestabunt » (1448). Quand ce sont les écrivains eux-mêmes qui font l'objet de la biographie ou du panégyrique, il est tout naturel que les éléments de la gloire éternelle soient les dons intellectuels, la connaissance des langues, surtout celle du grec, l'admirable style latin, l'étude et le travail philologique incessants, et principalement bien entendu les œuvres accomplies. Ce n'est pas par hasard qu'au XV^e siècle personne, ni même un souverain, ne compte autant de biographies que les trois grandes gloires de Florence : Dante, Pétrarque et Boccace.

La poésie encomiastique

La figure idéale du grand personnage, telle qu'elle se dessine dans les pages qui précèdent, est naturellement ornée dans la littérature de tout l'attirail rhétorique. La technique littéraire et une réserve d'expressions d'éloge se constituent. Ils sont présents, tout comme les superlatifs, les comparaisons avec les grands de l'Antiquité, et bien d'autres procédés, dans les genres de la prose; mais la poésie leur offre un terrain infiniment plus vaste et plus favorable. Tandis que dans les biographies le point de vue de la « laudatio » colore et façonne seulement le récit des faits réels, et que même les oraisons coulant à grands flots de rhétorique ont besoin d'éléments de réalité comme gage de crédibilité, la poésie encomiastique peut quitter entièrement le terrain de la réalité; elle peut même remplacer les faits par l'éloge, dissimuler l'insignifiance du personnage célébré ou embellir sa nature haïssable. La « laudatio » ici passe souvent à l'apologie et, ne se contentant pas de grossir seulement les mérites, devient une célébration, de valeur douteuse, de

mérites inexistants. Peu de souverains furent aussi entourés de poètes admirateurs que Sigismondo Malatesta, le célèbre tyran de Rimini. Parmi d'autres, ce furent surtout Basinio de Parme et Porcellio de Pandoni qui se surpassèrent à tresser la gloire de Malatesta et, pour lui être agréables, de son amante célèbre Isotta degli Atti. Le *Liber Isottaeus* de Basinio est un roman d'amour imitant le genre des *Héroïdes* d'Ovide, et dans l'œuvre de Porcellio (*De amore Jovis in Isottam*) c'est le dieu suprême lui-même qui convoite l'incomparable dame, et ne renonce à ses droits que par respect pour Malatesta, l'amant terrestre. Le prince de Rimini, célèbre par sa grossièreté et par sa cruauté, devient dans ces poèmes un amant tendre et fidèle; dans l'autre ouvrage de Basinio, l'épopée virgilienne *Hesperis*, nous le retrouvons en héros défenseur de la civilisation latine.

La poésie encomiastique fut pratiquée presque sans exception par tous les poètes humanistes; pour beaucoup d'entre eux ce fut la première et quelquefois l'unique expérience poétique. Le premier poème latin humaniste d'un auteur anglais, *Lucubratiunculae Tiburtinae* (1473-77) de Robert Flemmyng, n'est autre chose que l'éloge du Pape Sixte IV. Cette sorte de poésie ne se limitait pas à tel ou tel genre: l'épigramme, l'épigramme, l'épigramme, la complainte convenaient également aux poètes pour intensifier par leurs vers l'éclat des fêtes et la gloire du personnage fêté. Mais le genre littéraire susceptible de servir le plus dignement ce but, c'était le poème épique de longue haleine, épopée virgilienne ou panégyrique en vers à la manière de Claudien. Déjà Pétrarque qualifiait le «carmen heroicum» de sommet de la poésie, et considérait son poème héroïque consacré à Scipion, l'*Africa*, comme la principale œuvre de sa vie. A son exemple, de nombreux poètes humanistes du XV^e siècle nourrirent l'ambition d'atteindre l'immortalité par une grande œuvre épique. C'est pour cela que Janus Pannonius encourage, dans une de ses élégies, son ancien condisciple de Ferrare, Tito Vespasiano Strozzi, à abandonner les sujets amoureux et à chanter plutôt les actes de quelque héros antique ou mieux encore, moderne. Il lui propose comme sujets Alphonse d'Aragon, Malatesta, les membres de la famille Este ou Lodovico Gonzaga. Strozzi lui-même fut l'auteur d'une *Borsias*, d'autres laissèrent des œuvres d'ailleurs oubliées à juste titre, telles l'*Alfonseis*, la *Feltrias*, la *Herculeia*, la *Sfortias* et d'autres, la plupart n'ayant connu aucune édition jusqu'aujourd'hui. Pourtant, la *Sfortias* par exemple est l'œuvre d'un humaniste de premier plan, de Francesco Filelfo, mais au lieu d'être une véritable épopée, elle n'est qu'une description historique assez pâlotte, relevée d'éléments mythologiques. Janus Pannonius lui-même tenta l'épopée dans le genre de Claudien, choisissant — sur commission — pour héros de son panégyrique le politicien et chef d'armée vénitien Jacopo Marcello. Son œuvre est un exemple typique de la technique de l'apologie: il n'y a pas un seul événement dans la vie de Marcello, y compris son inculpation pour machinations douteuses, que l'appareil littéraire opportun ne tourne à son avantage. Dans ce genre d'œuvres, la plus réussie est encore la *Volaterrais* (1474) du florentin Naldo Naldi, qui relate l'occupation par Federico da Montefeltro, sur l'ordre de Laurent de Medicis, de Volterra révoltée, et célèbre la victoire. A part l'introduction, au début, du «Deus ex machina» virgilien, le poète expose plutôt les événements avec une certaine objectivité, à la manière de Lucain. Naldi fut d'ailleurs l'un des plus inventifs parmi les poètes encomiastiques: il exalta les membres de la famille des Médicis par ses *Bucolica* en onze églogues, et pour rendre hommage à la grandeur de Mathias Corvin, il composa une œuvre poétique sur sa célèbre bibliothèque.

Il arrive exceptionnellement dans la poésie encomiastique que le poète soit lié à un grand

personnage non seulement par l'intérêt, mais par quelque sentiment plus intime, plus authentique. Dans ces cas les schémas courants sont remplacés par une voix poétique plus personnelle; ou, tout au moins, le poème peut contenir des renseignements de valeur. Cela arrive le plus souvent quand les poètes rendent hommage à leurs propres maîtres humanistes. Raffaele Zovenzoni par exemple, dans sa complainte élégiaque intitulée *Monodia Chrysolorae* (1458-59) exalte les mérites du grand maître grec de façon à chanter par là indirectement la gloire de son propre maître Guarino, disciple de Chrysoloras. Guarino est le héros d'un poème encomiastique des plus réussis : un panégyrique en vers de Janus Pannonius. Bien que le genre du panégyrique exige que son héros soit élevé au-dessus de tous et exalté sans condition, la « laudatio » est dans ce cas justifiée; d'autant plus que Janus, partant du personnage de Guarino, s'élève vers un niveau plus général et fait de son poème un éloge des « studia humanitatis », de la vie studieuse et de la paix.

La poésie célébrant de grands personnages se pratiquait naturellement aussi en langues vulgaires, en Italie aussi bien qu'ailleurs. Cependant cette création s'intégrait pour la plupart dans les formes traditionnelles de telle ou telle poésie nationale, reprenant certains modèles de la poésie courtoise, comme ce fut le cas dans l'entourage des ducs de Bourgogne par exemple; même les poésies castillane et catalane, pratiquées à la Cour napolitaine du roi Alphonse, ne font pas exception à cette règle. Le *Dittié* célébrant Jeanne d'Arc, écrit par Christine de Pisan, reste également enraciné dans la tradition médiévale, tout comme le *Chapelet des Dames* (1478) de Jean Molinet qui célèbre Marie de Bourgogne à travers un jeu raffiné des lettres et des signes. L'un des rares exemples de poésie savante qui soit d'inspiration humaniste et écrit en langue vulgaire est le *Trionfo delle lodi di Federico da Montefeltro duca d'Urbino* d'un certain Alessandro da Firenze. Cette œuvre quelque peu pétrarquiste, sorte de vision poétique qui doit peut-être quelque chose au tableau bien connu de Piero della Francesca représentant Federico sur un char de triomphe, ne peut plus être désignée par la notion de « laudatio »; c'est déjà une vraie apothéose : devant le prince couronné et paré d'une auréole défilent et rendent hommage les plus grands héros de la mythologie et de l'histoire (Thésée, Achille, Alexandre, César), tandis qu'un « gran poeta » lit son éloge dans le livre saint.

La valeur de l'éloge

Quelle est finalement la valeur du culte littéraire humaniste des grands personnages? Elle est inestimable. C'est ce qu'expliquent tout au moins sans répit et avec succès les humanistes du XV^e siècle. En effet, il n'y eut jamais d'époque assez inculte et pauvre en vertus pour ne pas produire de grands hommes, ainsi que l'explique Bartolomeo Fazio dans la préface de *De viris illustribus*. Pourtant, « illorum nomen una cum vita finitum est », car il n'y avait personne pour perpétuer leur souvenir. Si nous connaissons les grands hommes de l'Antiquité, ce n'est que grâce aux œuvres de Tite-Live, Salluste et des autres, ainsi que nous le rappelle Vespasiano da Bisticci. L'immortalité sur terre des grands esprits ayant à leur actif de grands actes et de grandes œuvres ne peut être assurée que par la littérature : « omnia superiorum principium gesta ac virtutes — écrit le Pogge — in oblivione ac tenebris obscuras fuisse futuras, nisi litterarum lumine in memoriam hominum atque in lucem educerentur. Singula enim opera manu facta suum fatum sortiuntur, et fortunae arbitrio sunt subiecta, solae hae supra fortunam sunt, et

praestant famam egregiorum principum immortalem.» Tous les humanistes étaient convaincus de la vérité profonde de cette affirmation et s'efforçaient de la faire admettre aussi aux intéressés, d'autant plus que cela revenait à valoriser leur propre situation. Les avertissements adressés aux souverains et aux chefs d'armée ne se comptent pas. Dans sa lettre écrite au sujet du renversement de la statue de Virgile à Mantoue, Vergerio souligne qu'il serait précisément dans l'intérêt des souverains de tenir en estime les écrivains, car que deviendraient-ils si ceux-ci n'étaient pas là pour perpétuer leur souvenir. Le véritable grand homme doit prendre soin lui-même de la survie de sa gloire, et même lui consentir des sacrifices, insinue Campano dans sa lettre adressée à Paul II; et il se propose de perpétuer le souvenir de ses actes et de ses paroles, renvoyant à des exemples méritoires du passé, entre autres également au rôle des évangélistes.

Nombreux furent les grands personnages de l'époque qui surent comprendre la leçon et qui, sans ménager argent et pensions, s'efforcèrent d'encourager l'activité littéraire au service de leur gloire. Les plus conséquents dans cet effort furent Alphonse d'Aragon, Federico da Montefeltro et Mathias Corvin, et ce ne fut pas seulement parce qu'en eux s'unissait l'«*immensa animi magnitudo cum ingenti gloriae cupiditate*» — comme l'affirme Antonio Bonfini de Mathias —, mais aussi parce qu'ils reconnaissaient la valeur de la propagande, l'immédiate utilité politique de la «*laudatio*». Une dépendance réciproque se créa ainsi entre glorifié et glorifiant : le premier avait intérêt à gagner les services du plus célèbre écrivain possible, le second à trouver le commanditaire le plus illustre possible. La gloire est d'autant plus grande qu'elle est perpétuée d'une plume plus douée; mais la renommée de l'écrivain augmente également s'il se consacre à un personnage extraordinaire.

Ce point de vue moral se muait souvent en intérêts fort matériels : d'un côté se pratiquait la séduction flatteuse des écrivains, et de l'autre l'offre souvent indécente de services, ou le chantage. A l'occasion du congrès de Mantoue par exemple, en 1459, les délégués de Francesco Sforza se présentèrent chez Giovanni Antonio Campano et, rappelant sa biographie de Braccio da Montone, l'invitèrent à en faire autant pour leur seigneur. Poggio Bracciolini inonda de ses lettres les hommes importants de l'Italie et de l'Europe sans leur ménager ses louanges, dans le but évident d'obtenir une commission pour perpétuer leur renommée. Plus d'une fois les écrivains recherchèrent avec constance le meilleur client, comme par exemple Pier Candido Decembrio qui fit d'abord historien une copie somptueuse de son recueil de biographies de Plutarque pour Sigismondo Malatesta, puis il l'offrit dans une lettre au roi Louis XI, pour le consacrer enfin à celui qui porte non seulement le nom, mais la «*virtus*» aussi d'Hercule : à Ercole d'Este.

L'humaniste n'ignorait pas la valeur de ses services et attendait toujours la récompense qui en fût digne; si elle ne venait pas, il se scandalisait. Alphonse n'ayant pas honoré la traduction de la *Cyropédie* que le Poggio lui avait offerte, celui-ci raya le nom du roi des autres exemplaires et ne s'apaisa que deux ans plus tard, ayant reçu, grâce à la médiation de Panormita, une belle somme du Magnanime qu'il «*avait d'abord insulté et ensuite exalté à l'infini*» — comme le remarque Vespasiano. Federico da Montefeltro à son tour, à qui Naldo Naldi, offensé, rappela par une épigramme mordante que la récompense de *Volaterrais* se faisait trop attendre, se hâta d'en rendre responsable l'oubli d'un secrétaire. Mais c'est Filelfo qui, dans des cas semblables, avait la conduite la plus directe; comme si la littérature était une marchandise, il fit du chantage prenant pour prétexte la *Sfortias* préparée pendant vingt ans, mais jamais achevée et présentant de temps en temps des listes précises de ses exigences. L'intérêt matériel oppose quelquefois entre

eux d'excellents humanistes. Lorenzo Valla projeta d'écrire les biographies du roi de Naples et de son père, sous le titre de *Historia regum Ferdinandi patris et Alphonsi filii*; ayant terminé la première partie, sur Ferdinand, il la remit à Alphonse qui en fut content. Mais ses deux rivaux, Fazio et Beccadelli, profitant d'une absence du roi et de Valla, étudièrent en secret le manuscrit et Fazio, secondé de son compagnon, écrivit une invective contre lui. Valla refusa la critique (*Antidotum in Facium*), mais renonça à écrire la deuxième partie, la vie d'Alphonse : ce travail largement payé resta ainsi à Fazio et à Beccadelli. Quand pareils intérêts sont en cause, il est facile de comprendre que toute critique devient attaque et insulte qu'il faut énergiquement refuser, comme le fit Filelfo qui dut défendre sa *Sfortias* contre Galeotto Marzio. En appréciant la valeur du savant culte littéraire des grands personnages, il n'est peut-être pas inutile de rappeler les intérêts mesquins tapis à l'ombre de l'éternelle gloire.

*

Cette forme et ce mode du culte littéraire des grands personnages que nous venons de présenter caractérisent la première période de la Renaissance, soit les deux premières générations d'humanistes. Ce genre de littérature encomiastique continue naturellement à subsister au XVI^e siècle, mais il change de caractère et sa signification n'est plus la même. S'il put avoir au XV^e siècle une importance exceptionnelle, c'est qu'en lui se réunissaient pour s'exprimer tant d'idées et d'éléments divers : la célébration du nouvel idéal humain, celle de la culture humaniste aussi bien que le service d'objectifs politiques ou d'intérêts individuels, de la représentation ou encore l'expression de sentiments personnels. Par la suite tel ou tel de ces éléments trouvait peu à peu une forme d'expression plus adéquate, et la mode de la *laudatio* humaniste savante se perdit graduellement. Le type du *principe nuovo* qui apparaît à la fin du siècle préconise moins l'éloge que l'analyse politique (p. ex. Louis XI chez Commines), et dans les biographies des artistes et des savants, l'accent sera mis également sur l'analyse des œuvres (ainsi p. ex. dans les biographies de Vasari). La *laudatio* dégénère de plus en plus en un accessoire de la représentation.

Tibor Klaniczay

Centre de Recherches de la Renaissance
Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

- BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, 2 vols.
ELLINGER (Georg), *Italien und der deutsche Humanismus in der neulateinischen Lyrik*, Berlin—Leipzig, 1929.
SANTORO (Mario), *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria nel Rinascimento*, Napoli, 1967.
WEISE (Georg), *L'ideale eroico del Rinascimento e le sue premesse umanistiche*, Napoli, 1961.
TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento (Francia e Italia)*, 2^e éd., Torino, 1977.

Textes

- Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, éd. Eugenius Ábel, Stephanus Hegedüs, Budapest, 1903.
- BASINIUS Parmensis *Opera praestantissima*, éd. Laurentius Drudius, Ariminii (Rimini), 1794, 2 vols.
- Breve vita inedita di S. Bernardino scritta di Giannozzo Manetti*, éd. P. Dionisio Pacetti, in *Bullettino di Studi Bernardiani*, 1935, pp. 182-190.
- BRUNI (Leonardus), *Epistolarum libri VIII*, éd. Laurentius Mehus, Florentiae, 1741 (avec les oraisons funèbres par Giannozzo Manetti e Poggio Bracciolini).
- BRUNI (Leonardus), *Humanistisch-philosophische Schriften mit einer Chronologie seiner Werke und Briefe*, éd. Hans Baron, Leipzig—Berlin, 1928.
- CAMPANUS (Johannes Antonius), *Braccii Perusini vita et gesta*, éd. Roberto Valentini, Bologna, 1929 (Rerum Italicarum Scriptores XIX/IV).
- FACIUS (Bartholomeus), *De viris illustribus liber*, éd. Laurentius Mehus, Florentiae, 1745.
- FILELFO (Francesco), *Commentarii della vita e delle imprese di Federico di Montefeltro*, éd. Giovanni Zannoni, Tolentino, 1901.
- JANUS Pannonius, *Poemata*, éd. Samuel Teleki, Trajecti ad Rhenum (Utrecht), 1784, 2 vols.
- MANETTI (Antonio), *Vita di Filippo Brunelleschi*, éd. D. De Robertis, G. Tantarli, Milano, 1976.
- MARTIUS Narnensis (Galeottus), *De egregie, sapienter, jocose dictis ac factis regis Mathiae*, éd. Ladislaus Juhász, Leipzig, 1934 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum).
- NALDIUS Florentinus (Naldus), *Bucolica, Volaterrais, Hastiludium, Carmina varia*, éd. W. Leonard Grant, Firenze, 1974.
- Olaszországi XV. századbeli íróknak Mátyás királyt dicsőítő művei* (Œuvres laudatives sur Mathias Corvin par des écrivains italiens du XV^e siècle), éd. Jenő Ábel, Budapest, 1890.
- PANORMITA (Antonius), *De dictis et factis Alphonsi regis*, Basileae, 1538.
- ID., *Liber gestarum Ferdinandi regis*, éd. Gianvito Resta, Palermo, 1968.
- PETRARCA (Francesco), *De viris illustribus*, Tome I, éd. Guido Martellot, Firenze, 1964 (Edizione nazionale delle opere di Petrarca, II).
- PICCOLOMINI (Aeneas Sylvius), *De viris illustribus*, Stuttgartiae, 1842 (Bibliothek des Literarischen Vereins, I).
- PLATYNA historicus, *Liber de vita Christi ac omnium pontificum*, éd. Giacinto Gaida, Città di Castello, 1932 (Rerum Italicarum scriptores III/1).
- POGGIUS, *Epistulae*, in *Spicilegium Romanum*, X(1844), pp. 225-384 (avec l'oraison funèbre de Giuliano Cesarini).
- Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle*, Tome V, éd. Jules Quicherat, Paris, 1849.
- Prosatori latini del Quattrocento*, éd. Eugenio Garin, Napoli, 1952.
- Reden und Briefe italienischer Humanisten*, éd. Karl Müllner, Wien, 1899.
- SAVONAROLA (Michael), *Libellus de magnificis ornamentis Regie Civitatis Padue*, éd. Arnoldo Segarizzi, Città di Castello, 1902 (Rerum Italicarum Scriptores XXIV/XV).
- Trionfo delle lodi di Federico da Montefeltro duca d'Urbino*, éd. Giovanni Zannoni, in *Propugnatore*, N. S. III(1890), I, pp. 162-187.
- VALLA (Laurentius), *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, éd. Ottavio Besomi, Padova, 1973.
- VESPASIANO da Bisticci, *Le vite*, éd. Aulo Greco, Firenze, 1970-1976, 2 vols.
- VILLANI (Philippus), *Liber de civitatis Florentiae famosis civibus*, éd. Gustavus Camillus Gallettus, Florentiae, 1847 (avec le dialogue de Benedetto Accolti).
- Le vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo decimosesto*, éd. Angelo Solerti, Milano, 1904.

Etudes particulières

- BATTAGLINI (Angelo), *Della corte letteraria di Sigismondo Pandolfo Malatesta, Signor de Rimini*, in *Basini Parmensis . . . opera*, Ariminii, 1974, II, pp. 43-255.
- BESOMI (Ottavio), *Introduzione*, in L. Valla, *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, Padova, 1973, pp. IX-XC.
- DE ROSMINI (Carlo), *Vita di Francesco Filelfo da Tolentino*, Milano, 1808, 3 vols.
- FENICZY (György), *Claudius Claudianus és Janus Pannonius panegyricus költészete* (Claudien et la poésie lyrique de J. P.), Budapest, 1943.
- GIUSTINIANI (Vito R.), *Sulle traduzioni latine delle vite di Plutarco nel Quattrocento*, in *Rinascimento*, I(1961), pp. 3-62.
- GRACIOTTI (Sante), *Le ascendenze dottrinali dei lodatori italiani di Mattia Corvino in Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento*, Budapest, 1975, pp. 51-63.

- GRECO (Aulo), *Introduzione*, in Vespasiano da Bisticci, *Le vite*, Firenze, 1970, Tome I, pp. V-LVIII.
- KLANICZAY (Tibor), *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1974.
- MOMBELLO (Gianni), *Quelques aspects de la pensée politique de Christine de Pisan*, in *Culture et politique en France à l'époque de l'humanisme*, Torino, 1974, pp. 43-153.
- PONTIERI (Ernesto), *Alfonso il Magnanimo, re di Napoli (1435-1458)*, Napoli, 1975.
- ID., *Per la storia del regno di Ferrante I d'Aragona, re di Napoli*, Napoli, 1947.
- RENUCCI (Paul), *La quête du héros national dans la culture italienne de la Renaissance*, in *Théorie et pratique politiques à la Renaissance*, Paris, 1977, pp. 365-385.
- RESTA (Gianvito), *Introduzione* in A. Panhormita, *Liber gestarum Ferdinandi regis*, Palermo, 1968, pp. 5-58.
- ID., *Le epitomi di Plutarco nel Quattrocento*, Padova, 1962.
- WEISS (Robert), *Humanism in England during the Fifteenth Century*, 3° ed., Oxford, 1967.
- WITTSCHIER (Heinz Willi), *Giannozzo Manetti; Das Corpus der Orationes*, Köln—Graz, 1968 (Studi Italiani, 10).